

Ein dieze-sat : (patois du Chenit)

Autor(en): **P.A.G.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **60 (1922)**

Heft 15

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-217140>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE
PARAISANT LE SAMEDI



Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à la
PUBLICITAS
Société Anonyme Suisse de Publicité
LAUSANNE et dans ses agences

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus.

ANNONCES
30 cent. la ligne ou son espace.
Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.



ENTRE NOUS, VOISINE...

LES cloches sonnent... Celles du muguet tremblant qui annonce le retour d'avril, celles de toutes les églises du monde et celles de notre cœur ! Écoutons-les, voisine, ce sont les cloches de Pâques ! Elles sont indifférentes et graves ; elles chantent comme elles chantèrent l'an passé quand le même jour se leva et comme sans doute elles chanteront aux Pâques prochaines !

On dit : Voici déjà la Semaine sainte, comme le temps passe ! On s'arrête un moment pour écouter le pas furtif de ce temps qui s'enfonce dans l'aboli, emportant un peu de nous-mêmes dans les plis de sa tunique, et on repart... Voisine, peut-être repartons-nous trop vite ! Je crois que nous ne prenons pas le temps qu'il faudrait pour comprendre, tout au moins essayer de comprendre le sens de la vie et recueillir les belles heures que, malgré tout, elles nous gardent en réserve : Il faut savoir reprendre haleine comme il faut savoir se hâter, pour atteindre le but. Il semble parfois que nous ayons peur de nous reposer dans la paix de la réflexion et pourtant cela est nécessaire tout autant que d'agir. Non que je nie l'importance de notre activité moderne. Elle est intense et ses résultats ont été souvent excellents. Mais on voudrait la dégager de tant d'agitation, de bruit et de gestes inutiles... on la voudrait plus harmonieuse et mieux équilibrée. Et c'est pourquoi il faut, de temps à autre, se faire cadeau à soi-même d'un moment de paisible détente où la pensée, le raisonnement et la gaieté reprendront des forces neuves ! Ainsi faisons-nous, Voisine, en écoutant, ce matin, chanter les cloches de Pâques...

L'Effeuilleuse.



EIN DIEZE-SAT

(Patois du Chenit.)

VO vo sovini prau, en dièze-sat, que l'avayon demandà su le papein dé z'omou dé suairta po renfoché lou lanstourme, tière tserdjé d'empatché lé z'Allemands et lé Français dé sé vini rollié tché no.

On fu don on biau dzeut, avoué Philippe dé Gran-Rotsé, po sé faire à l'inscire et vouaitié se yavai moyian dé sé faire à baillé on fusi.

Vo sété azai que noutron chef dé secchon reisté aoû fin bet de la Coumouna, daou ellian dé bize, c'est portié net pas ouna pitit'affère quan fau l'allà trovà.

Quan fau li allà dai lou fon daou Tiu-daou-Tse-net aoû grô de l'hivai, po quiri on coula neû aoubin on crullion qu'a fallu envouayé dérullié à Mouair-dze, fau à pou pré tot lou dzeu, s'on veû contà traî déci à la Panossa, traî aou Sendein et caucon assebin aou Bracheû.

Toparein s'on a dé mau po li allà, on yadzou lé, on est omai bin reçu. Respect po ce l'omou !

Adon, lou dzeu qu'on li fut, on lou trova que pliantavé sé trucllié, en toraillait sa pipa, ouna balla Vaudoise, naîra, qu'embaumavé lou supérieur.

— Vaî, mé z'ami, tié no deze, mai n'est pas lou tot. E bin on grayion mai dzin dé papein, et po en allà quiri tché no, mé faudrai ouna vouaîrba !

E reflîetsese ouna mi et tot d'on cou é traîse son patiet dé taba dé sa calsetta.

— Atteinté-vaî, vouaîque noutr'affère. Né pas lou proumié yadzou que mé servon dé cé régistrou.

Et no merqua tui doû su lou patiet dé taba. Philippe éré lou proumié, à cambellion su la Elliotse. Mé é mé bouta san-déssu-dézo en travâi su lé fraîré Vautier.

C'est dinsé qu'en dièze-sat on fu rincorpora dai l'ermaîe.

P. A. G.

LA TRISTE IDYLLE

A Mme Rose Huguenin; Mlle D. Echenard; M. R. Almandy.

ÉTAIT un soir d'arrière-été. Sur tout le Jura pesait une touffeur. Toute la journée, une chaleur lourde avait fait prévoir un orage qui n'avait point éclaté.

En bas, tout au fond de la plaine, au loin, imprécises et scintillantes, les lumières de Lausanne. Tout près, se silhouettant, les forêts, noires, faisant contraste, sinistres un peu. Au-dessus, un ciel rougeoyant où les nuages simulaient de farouches troupes à l'assaut.

Un soir de rêve. De rêve un peu apeuré. Un soir de souvenir surtout et d'appréhension, où l'on attendait quelque chose. Quoi ? Tout. Rien.

Un soir de mystère oppressant.

Devant la maison, Sylvie Verney et sa nièce Suzanne, sur le vieux banc moussu, songeaient plutôt qu'elles ne parlaient, se souvenaient plutôt qu'elles ne songaient.

Deux songeries, deux souvenirs qu'un seul être alimentait et aimait, Paul Verney, le fils disparu, le fiancé perdu.

Sylvie Verney regardait la ville et frissonnait. Suzanne — une Verney aussi — regardait le ciel et espérait.

Peut-être priaît-elle.

Le silence entre les deux femmes se faisait pénible, impossible. Sylvie parla :

— Tu penses encore à lui ?

— Tante !

— Ne t'en défends pas... Moi aussi.

Suzanne eut un geste pour se jeter dans les bras de sa tante, mais, refoulant l'attendrissement proche, elle eut un mouvement comme pour essuyer une larme furtive et détourna la tête.

— Il reviendra, reprit la vieille, tu verras. J'en suis sûre. Ce n'est pas possible que la ville m'ait pris mes trois fils pour toujours.

— La mer prend des familles entières de marins.

— Ce n'est pas la même chose ! La mer est grande et son large horizon permet tous les espoirs, autorise toutes les chimères...

— La ville aussi.

— Non. On est marin, on ne le devient pas. Tes cousins étaient des paysans comme ton oncle, comme moi ; un jour ils s'en souviendront ; la nostalgie les prendra de la terre, de leur terre. Ils lui reviendront et nous reviendront.

— Je ne crois pas.

— Pauvre petite. Ah ! si au moins, avant de partir, lui aussi, Paul avait laissé voir un sentiment quelconque de pitié pour toi, la fiancée qu'il quittait ainsi, s'il avait eu un mot de regret envers son père, d'affection pour moi ! Mais rien. Il s'en est allé d'ici, comme on quitte une place qui ne satisfait plus ses goûts ; comme il a quitté tant de places à Lausanne ! N'importe ! Il reviendra, j'en suis sûre. Pourvu qu'il n'attende pas d'être complètement brisé par la vie !

Devant l'espoir tenace de sa tante, Suzanne se questionna avec angoisse : fallait-il ou ne fallait-il pas lui dire ? Cette lettre qu'elle avait reçue hier de Paul, cette lettre qui la brûlait sous son corsage, cette lettre, courte et désespérée, tant attendue et qui maintenant lui faisait mal, fallait-il la montrer à Sylvie, à la maman du fils prodigue ?

Un combat se fit en elle ; son émotion fut visible. Sylvie la regarda fixement, étonnement. Cela faisait rougir Suzanne et à mesure que les couleurs lui montaient au front, Sylvie, elle, pâlisait, graduellement, terriblement. Elle devinait. Il y eut une minute atroce où les deux femmes frissonnèrent jusqu'au tréfond de leur cœur. Suzanne voulut détourner son visage, mais la tante, maintenant, voulait savoir, car, elle le sentait, il y avait du nouveau. Ah ! savoir ! Aller peut-être jusqu'au fond de la douleur, apprendre des pleurs plus brûlants encore, plus amers, mais savoir ! C'est son fils. Paul, son petit, malgré tout ! S'il souffre, la maman ne peut l'ignorer, ne devra-t-elle pas le consoler ? Si, mon Dieu ! il s'est dégradé, s'il a fauté, n'y aura-t-il pas qu'elle seule à pouvoir, à savoir pardonner ? Elle doit savoir ! Il le faut !

Le regard de Sylvie était si autoritaire et si pitoyable à la fois que sa nièce fut vaincue. Comme hypnotisée, sans volonté, elle sortit le chiffon de papier, le tendit, puis se ravisant, se mit en devoir de lire elle-même la missive. Sa voix saurait adoucir, masquer, arranger.

Le regard pesant sur elle la fit lire ce qui était écrit, sans changer rien, d'un bout à l'autre de la lamentable histoire.

Paul, ce fils tant chéri jadis, encore préféré naguère, faisait à celle qu'il avait abandonnée, ses adieux. Oui, il partait, allait s'embarquer pour de lointains pays. Il reviendrait plus tard, un jour, réhabilité. Il avait donc failli ? Pour faire un homme nouveau, disait-il, il faut des ciëux nouveaux. Donc, il quittait le continent.

« Dis à tes parents, écrivait-il, que lorsque je retournerai au village, ils pourront me serrer dans leurs bras. Je te le promets, je serai de nouveau un honnête homme. »

De nouveau ? Mais alors ?...

Suzanne se taisait, mais Sylvie lui enjoignit, du geste et du regard, toujours ce même regard tragique et fixe :